JEAN STAROBINSKI

Jean-Jacques Rousseau : La transparence et l'obstacle

suivi de Sept essais sur Rousseau

tel gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Cet ouvrage a paru dans la
« Bibliothèque des Idées » en avril 1971.

© Éditions Gallimard, 1971.

Extrait de la publication

AVERTISSEMENT

Par rapport à la précédente édition (1957), le texte que nous publions ici présente de nombreuses modifications de détail. Les remaniements n'affectent toutefois pas l'ouvrage dans sa structure d'ensemble.

Les citations renvoient désormais au texte de l'édition critique des *Œuvres complètes* (publiées sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond à la Bibliothèque de la Pléiade ; quatre volumes parus sur cinq). Si nous avons modernisé l'orthographe de Rousseau, nous avons généralement respecté sa ponctuation. Souvent incorrecte au regard de la norme actuelle, elle indique un phrasé aux segments larges. Nous y reconnaissons le « souffle » propre à Rousseau.

Les sept études rassemblées à la fin de ce volume ont paru en des lieux divers, entre 1962 et 1970. « Jean-Jacques Rousseau et le péril de la réflexion » ne figure pas ici : cet essai fait partie de *L'Œil vivant* (Gallimard, 1961 ; seconde édition, 1968) ; « L'interprète et son cercle » appartient à *La relation critique* (Gallimard, 1970).

Genève, septembre 1970.

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

Ce livre n'est pas une biographie, bien qu'il s'astreigne à respecter, dans son dessin général, la chronologie des attitudes et des idées de Rousseau. Il ne s'agit pas davantage d'un exposé systématique de la philosophie du citoyen de Genève, bien que les problèmes essentiels de cette philosophie fassent ici l'objet d'un examen assez suivi.

A tort ou à raison, Rousseau n'a pas consenti à séparer sa pensée et son individualité, ses théories et son destin personnel. Il faut le prendre tel qu'il se donne, dans cette fusion et cette confusion de l'existence et de l'idée. On se trouve ainsi conduit à analyser la création littéraire de Jean-Jacques comme si elle représentait une action imaginaire, et son comportement comme s'il constituait une fiction vécue.

Aventurier, rêveur, philosophe, antiphilosophe, théoricien politique, musicien, persécuté : Jean-Jacques a été tout cela. Si diverse que soit cette œuvre, nous croyons qu'elle peut être parcourue et reconnue par un regard qui n'en refuserait aucun aspect : elle est assez riche pour nous suggérer elle-même les thèmes et les motifs qui nous permettront de la saisir à la fois dans la dispersion de ses tendances et dans l'unité de ses intentions. En lui prêtant naïvement notre attention, et sans trop nous hâter de condamner ou d'absoudre, nous rencontrerons des images, des désirs obsessionnels, des nostalgies, qui dominent la conduite de Jean-Jacques et orientent ses activités d'une façon à peu près permanente.

Autant qu'il était possible, nous avons limité notre tâche à l'observation et à la description des structures qui appartiennent en propre au monde de Jean-Jacques Rousseau. A une critique contraignante, qui impose du dehors ses valeurs, son ordre, ses classifications préétablis, nous avons préféré une

Extrait de la publication

lecture qui s'efforce simplement de déceler l'ordre ou le désordre interne des textes qu'elle interroge, les symboles et les idées selon lesquels la pensée de l'écrivain s'organise.

Cette étude, néanmoins, est davantage qu'une « analyse intérieure ». Car il est évident qu'on ne peut interpréter l'œuvre de Rousseau sans tenir compte du monde auquel elle s'oppose. C'est par le conflit avec une société inacceptable que l'expérience intime acquiert sa fonction privilégiée. On verra même que le domaine propre de la vie intérieure ne se délimite que par l'échec de toute relation satisfaisante avec la réalité externe. Rousseau désire la communication et la transparence *des cœurs; mais il est frustré dans son attente, et, choisissant la voie contraire, il accepte — et suscite —* l'obstacle, *qui lui permet de se replier dans la résignation passive et dans la certitude de son innocence.*

Extrait de la publication

Jean-Jacques Rousseau

La transparence et l'obstacle

Extrait de la publication

I

DISCOURS SUR LES SCIENCES ET LES ARTS

Le *Discours sur les Sciences et les Arts* commence pompeusement par un éloge de la culture. De nobles phrases se déploient, qui décrivent en raccourci l'histoire entière du progrès des lumières. Mais une soudaine volte-face nous met en présence de la discordance de l'être et du paraître : « Les sciences, les lettres et les arts... étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils [les hommes] sont chargés [1]. » Bel effet de rhétorique : un coup de baguette magique renverse les valeurs, et l'image brillante que Rousseau avait mise sous nos yeux n'est plus qu'un décor menteur — trop beau pour être vrai :

> Qu'il serait doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure était toujours l'image des dispositions du cœur [2].

Le vide se creuse derrière les surfaces mensongères. Ici vont commencer tous nos malheurs. Car cette fêlure, qui empêche la « contenance extérieure » de correspondre aux « dispositions du cœur » fait entrer le mal dans le monde. Les bienfaits des lumières se trouvent compensés, et presque annulés par les vices innombrables qui découlent du mensonge de l'apparence. Un élan d'éloquence avait décrit la montée triomphale des arts et des sciences ; un second coup d'éloquence nous entraîne maintenant en sens inverse, et nous montre toute l'étendue de la « corruption des mœurs ». L'esprit humain triomphe, mais l'homme s'est perdu. Le contraste

1. *Discours sur les Sciences et les Arts. Œuvres complètes* (en abrégé *O. C.*) (Paris Bibliothèque de la Pléiade, 1959 ; quatre volumes parus sur cinq), III, 7. Nous avons modernisé partout l'orthographe de Rousseau.
2. *Ibid.*

Extrait de la publication

est violent, car ce qui est en jeu n'est pas seulement la notion abstraite de l'être et du paraître, mais la destinée des hommes, qui se divise entre l'innocence reniée et la perdition désormais certaine : le paraître et le mal ne font qu'un.

Le thème du mensonge de l'apparence n'a rien d'original en 1748. Au théâtre, à l'église, dans les romans, dans les journaux, chacun à sa manière dénonce des faux-semblants, des conventions, des hypocrisies, des masques. Dans le vocabulaire de la polémique et de la satire, point de termes qui reviennent plus souvent que *dévoiler* et *démasquer*. On a lu et relu *Tartuffe*. Le perfide, le « vil flatteur », le scélérat déguisé appartient à toutes les comédies et à toutes les tragédies. Au dénouement d'une intrigue bien conduite, il faut des traîtres confondus. Rousseau (Jean-Baptiste) restera dans la mémoire des hommes pour avoir écrit :

Le masque tombe, l'homme reste
Et le héros s'évanouit [1].

Ce thème est assez répandu, assez vulgarisé, assez automatisé pour que le premier venu puisse le reprendre et y ajouter quelques variations, sans grand effort de pensée. L'antithèse être - paraître appartient au lexique commun · l'idée est devenue locution.

Pourtant quand Rousseau rencontre l'éblouissement de la vérité sur la route de Vincennes, et pendant les nuits d'insomnie où il « tourne et retourne [2] » les périodes de son discours, le lieu commun reprend vie : il s'enflamme, il devient incandescent. L'opposition de l'être et du paraître s'anime pathétiquement et confère au discours sa tension dramatique. C'est toujours la même antithèse, empruntée à l'arsenal de la rhétorique, mais elle exprime une douleur, un déchirement. Malgré toute l'emphase du discours, un sentiment vrai de la *division* s'impose et se propage. La rupture entre l'être et le paraître engendre d'autres conflits, comme une série d'échos amplifiés : rupture entre le bien et le mal (entre les bons et les méchants), rupture entre la nature et la société, entre l'homme et ses dieux, entre l'homme et lui-même. Enfin, l'histoire entière se divise en un *avant* et un *après* : auparavant il y avait des patries et des citoyens ; maintenant il n'y en a plus. Rome, une fois encore, fournit l'exemple : la vertueuse république, fascinée par l'éclat de l'apparence,

1. Jean-Baptiste Rousseau, « Ode à la Fortune », *Odes*, II, 6, str. 12.
2. *Confessions*, liv. VIII. *O. C.*, I, 352.

Extrait de la publication

s'est perdue par son luxe et ses conquêtes. « Insensés, qu'avez-vous fait [1] ? »

Dirigée contre le prestige de l'opinion, déplorant la déchéance de Rome désormais livrée aux rhéteurs, la déclamation obéit à toutes les règles du genre oratoire. Pour un concours d'Académie, rien n'y manque : apostrophes, prosopopées, gradations. Il n'y a pas jusqu'à l'épigraphe qui ne révèle la présence de la tradition littéraire. *Decipimur specie recti* [2]. D'emblée le thème essentiel nous est offert sous la garantie d'une sentence romaine. Mais la citation est opportune. Ce qu'elle annonce, c'est que subjugués par l'illusion du bien, captifs de l'apparence, nous nous laissons séduire par une fausse image de la justice. Notre erreur ne fait pas compte dans l'ordre du savoir, mais dans l'ordre moral. Se tromper, c'est se rendre coupable alors que l'on croit faire le bien. Malgré nous, à notre insu, nous sommes entraînés vers le mal. L'illusion n'est pas seulement ce qui trouble notre connaissance, ce qui voile la vérité : elle fausse tous nos actes et pervertit nos vies.

Cette rhétorique sert de véhicule à une pensée amère, obsédée par l'idée de l'impossibilité de la communication humaine. Dans le premier *Discours*, Rousseau fait déjà entendre la plainte qu'il répétera inlassablement dans les années de la persécution : les âmes ne sont pas visibles, l'amitié n'est pas possible, la confiance ne peut jamais durer, aucun signe certain ne permet de reconnaître la disposition des cœurs :

> On n'ose plus paraître ce qu'on est ; et dans cette contrainte perpétuelle, les hommes qui forment ce troupeau qu'on appelle société, placés dans les mêmes circonstances, feront tous les mêmes choses si des motifs plus puissants ne les en détournent. On ne saura donc jamais bien à qui l'on a affaire : il faudra donc, pour connaître son ami, attendre les grandes occasions, c'est-à-dire attendre qu'il n'en soit plus temps, puisque c'est pour ces occasions mêmes qu'il eût été essentiel de le connaître.
>
> Quel cortège de vices n'accompagnera point cette incertitude? Plus d'amitiés sincères ; plus d'estime réelle ; plus de confiance fondée. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme et perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de notre siècle [3].

Qu'être et paraître fassent deux, qu'un « voile » dissimule les vrais sentiments, tel est le scandale initial auquel Rousseau

1. *Discours sur les Sciences et les Arts. O. C.*, III, 14.
2. Horace, *De Arte Poetica*, vers 25.
3. *Discours sur les Sciences et les Arts. O. C.*, III, 8-9.

Extrait de la publication

se heurte, telle est la donnée inacceptable dont il cherchera l'explication et la cause, tel est le malheur dont il souhaite d'être délivré.

Ce thème est fécond. Il ouvre la possibilité d'un développement inépuisable. De l'aveu même de Rousseau, le scandale du mensonge a donné l'impulsion à toute sa réflexion théorique. Bien des années après le premier *Discours*, en se retournant sur son œuvre pour l'interpréter et pour faire « l'histoire de ses idées », il déclarera :

> Sitôt que je fus en état d'observer les hommes, je les regardais faire, et je les écoutais parler ; puis, voyant que leurs actions ne ressemblaient point à leurs discours, je cherchai la raison de cette dissemblance, et je trouvai qu'être et paraître étant pour eux deux choses aussi différentes qu'agir et parler, cette deuxième différence était la cause de l'autre [1]...

Prenons acte de cette déclaration. Mais posons aussi quelques questions.

Sitôt que je fus en état d'observer les hommes : Rousseau se donne ici le rôle de l'observateur, il se campe dans l'attitude du naturaliste philosophe, qui traduit ses observations en concepts, et qui remonte inductivement aux raisons et aux causes premières. En s'attribuant ce goût de l'analyse désintéressée, Rousseau ne « rationalise »-t-il pas des émotions beaucoup plus troubles, des sentiments beaucoup plus intéressés ? Ne prend-il pas le ton du savoir abstrait, dans l'intention plus ou moins consciente de compenser et de dissimuler certaines déceptions et certains échecs tout personnels ? Rousseau lui-même nous autorise à poser ces questions. Bien avant que la psychologie moderne n'ait dirigé notre attention vers les sources affectives et les substructures inconscientes de la pensée, le Rousseau des *Confessions* nous invite à chercher l'origine de ses propres théories dans l'expérience émotive, et le Rousseau des *Rêveries* dira même : dans l'expérience rêvée : « Ma vie entière n'a guère été qu'une longue rêverie [2]. »

La discordance de l'être et du paraître s'est-elle donc révélée à Rousseau au terme d'un acte d'attention critique ? Est-ce une calme comparaison qui a donné l'éveil à sa pensée ? Le lecteur pourrait être tenté d'en douter. Sachant combien le thème du paraître était devenu monnaie courante dans le vocabulaire intellectuel de l'époque, il hésitera à

1. *Lettre à Christophe de Beaumont. O.C.*, IV, 966.
2. *Phrases écrites sur des cartes à jouer*, appendice aux *Rêveries du Promeneur solitaire*, édition critique par Marcel Raymond (Genève, Droz, 1948), 167 ; *O. C.*, I, 1165.

admettre que la réflexion de Rousseau y ait trouvé son point de départ authentique et son impulsion originelle. S'il était jamais possible de saisir cette pensée dans sa source et dans son origine, ne faudrait-il pas remonter à un niveau psychique plus profond, à la recherche d'une émotion première, d'une motivation plus intime ? Or nous y retrouverons le maléfice de l'apparence, non plus à titre de lieu commun rhétorique ou en qualité d'objet soumis à l'observation méthodique, mais sous les espèces de la dramaturgie intime.

« LES APPARENCES ME CONDAMNAIENT »

Relisons le premier livre des *Confessions*. « Je me suis montré tel que je fus [1] » (tel qu'il croit avoir été, tel qu'il veut avoir été). Il ne se soucie pas de retracer l'historique de ses idées ; il se laisse envahir par le souvenir affectif : son existence ne lui semble pas constituée comme une chaîne de pensées, mais comme une chaîne de sentiments, un « enchaînement d'affections secrètes [2] ». Si le thème du paraître mensonger n'était qu'une superstructure intellectuelle, il ne tiendrait guère de place dans les *Confessions*. Or c'est le contraire qui est vrai.

Sans doute n'est-il pas sans importance que la conscience de soi date pour Jean-Jacques de sa rencontre avec la « littérature » : « J'ignore ce que je fis jusqu'à cinq ou six ans : je ne sais comment j'appris à lire ; je ne me souviens que de mes premières lectures et de leur effet sur moi : *c'est le temps d'où je date sans interruption la conscience de moi-même*. Ma mère avait laissé des romans [3] »... La rencontre de soi coïncide avec la rencontre de l'imaginaire : elles constituent une même découverte. Dès l'origine, la conscience de soi est intimement liée à la possibilité de devenir un autre. (« Je devenais le personnage dont je lisais la vie [4]. ») Mais si dangereuse que Rousseau estime cette méthode d'éducation — qui éveille le sentiment avant la raison, la connaissance de l'imaginaire avant celle des choses réelles — le paraître ne s'y impose pas comme une influence maléfique. L'illusion sentimentale, éveillée par la lecture, comporte certes un risque, mais le risque, dans le cas particulier, s'accompagne d'un privilège

1. *Confessions*, liv. Ier. *O. C.*, I, 5.
2. *Confessions*, première rédaction. *Annales Jean-Jacques Rousseau*, IV (Genève, 1908), 3 ; *O. C.*, I, 1149.
3. *Confessions*, liv. Ier. *O. C.*, I, 8.
4. *Op. cit.*, 9.

précieux : Jean-Jacques se forme comme un être *différent*. « Ces émotions confuses que j'éprouvais coup sur coup n'altéraient point la raison que je n'avais pas encore ; mais elles m'en formèrent une *d'une autre trempe* [1] »... La singularité de Jean-Jacques a sa source dans les fantasmes fascinants suscités par l'illusion romanesque. C'est ici la première donnée biographique qui vienne confirmer la déclaration du préambule : « Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus [2]. » Jean-Jacques désire et déplore sa différence : c'est un malheur et un motif d'orgueil tout ensemble. Si les émois fictifs, si l'exaltation imaginaire l'ont rendu différent, il ne portera contre ceux-ci qu'une condamnation ambiguë : ces romans sont un vestige de la mère perdue.

Nous allons rencontrer un souvenir d'enfance qui décrit la rencontre du paraître comme un bouleversement brutal. Non, il n'a pas commencé par observer la discordance de l'être et du paraître : il a commencé par la subir. La mémoire remonte à une expérience originelle de la malfaisance de l'apparence ; Jean-Jacques en retrace la révélation « traumatisante », à laquelle il attribue une importance décisive : « Dès ce moment je cessai de jouir d'un bonheur pur [3]. » A cet instant se produit la catastrophe (la « chute ») qui détruit la pureté du bonheur enfantin. A dater de ce jour, l'injustice existe, le malheur est présent ou possible. Ce souvenir a la valeur d'un archétype : c'est la rencontre de l'accusation injustifiée. Jean-Jacques paraît coupable sans l'être réellement. Il paraît mentir, alors qu'il est sincère. Ceux qui le châtient agissent injustement, mais parlent le langage de la justice. Et ici, la punition physique n'aura pas les conséquences érotiques de la fessée appliquée par Mlle Lambercier : Jean-Jacques n'y découvre pas son corps et son plaisir ; il y découvre la solitude et la séparation :

J'étudiais un jour seul ma leçon dans la chambre contiguë à la cuisine. La servante avait mis sécher à la plaque les peignes de mademoiselle Lambercier. Quand elle revint les prendre, il s'en trouva un dont tout un côté de dents était brisé. A qui s'en prendre de ce dégât ? personne autre que moi n'était entré dans la chambre. On m'interroge ; je nie d'avoir touché le peigne. M. et mademoiselle Lambercier se réunissent ; m'exhortent, me pressent, me menacent ; je persiste avec opiniâtreté ; mais la conviction était trop forte, elle l'emporta sur toutes mes protestations, quoique ce fût la première fois qu'on m'eût trouvé tant d'audace à mentir. La chose fut prise au sérieux ; elle méritait de

1. *Op. cit.*, 8.
2. *Op. cit.*, 5.
3. *Op. cit.*, 20.

l'être. La méchanceté, le mensonge, l'obstination parurent également dignes de punition...

Il y a maintenant près de cinquante ans de cette aventure, et je n'ai pas peur d'être aujourd'hui puni derechef pour le même fait. Hé bien! je déclare à la face du Ciel que j'en étais innocent...

Je n'avais pas encore assez de raison pour sentir combien *les apparences me condamnaient*, et pour me mettre à la place des autres. Je me tenais à la mienne, et tout ce que je sentais, c'était la rigueur d'un châtiment effroyable pour un crime que je n'avais pas commis [1].

Rousseau est ici en situation d'accusé. (Dans le premier *Discours* il joue le rôle de l'accusateur, mais dès qu'il rencontrera la contradiction il se retrouvera en situation d'accusé.) L'expérience dont nous venons de lire la description ne confronte pas abstraitement la notion de réalité et la notion d'apparence : c'est l'opposition bouleversante de l'*être-innocent* et du *paraître-coupable*. « Quel renversement d'idées! Quel désordre de sentiments! Quel bouleversement [2] »... En même temps que se révèle confusément la déchirure ontologique de l'être et du paraître, voici que le mystère de l'injustice se fait intolérablement sentir à cet enfant. Il vient d'appprendre que l'intime certitude de l'innocence est impuissante contre les preuves apparentes de la faute ; il vient d'apprendre que les consciences sont séparées et qu'il est impossible de communiquer l'évidence immédiate que l'on éprouve en soi-même. Dès lors, le paradis est perdu : car le paradis, c'était la transparence réciproque des consciences, la communication totale et confiante. Le monde lui-même change d'aspect et s'obscurcit. Et les termes dont Rousseau se sert pour décrire les conséquences de l'incident du peigne cassé ressemblent étrangement aux mots par lesquels le premier *Discours* dépeint le « cortège de vices » qui fait irruption dès qu'on « n'ose plus paraître ce qu'on est ». Dans les deux textes, Rousseau parle d'une disparition de la *confiance*, puis évoque un *voile* qui s'interpose :

Nous restâmes encore à Bossey quelques mois. Nous y fûmes comme on nous représente le premier homme encore dans le paradis terrestre, mais ayant cessé d'en jouir. C'était *en apparence* la même situation, et en effet une tout autre manière d'être. L'attachement, le respect, l'intimité, la *confiance* ne liaient plus les élèves à leurs guides ; nous ne les regardions plus comme des dieux qui lisaient dans nos cœurs : nous étions moins honteux de mal faire, et plus craintifs d'être accusés : nous commencions à nous cacher, à nous mutiner, à mentir. Tous les

1. *Confessions*, liv. Ier. *O. C.*, I, 18-20.
2. *Ibid.*

Extrait de la publication

vices de notre âge corrompaient notre innocence et enlaidissaient nos jeux. La campagne même perdit à nos yeux cet attrait de douceur et de simplicité qui va au cœur. Elle nous semblait déserte et sombre ; elle s'était comme couverte d'un *voile* qui nous en cachait les beautés [1].

Les âmes désormais ne se rejoignent plus et prennent plaisir à se cacher. Tout est troublé, et l'enfant puni découvre cette incertitude de la connaissance d'autrui dont il se plaindra dans le premier *Discours* : « On ne saura donc jamais bien à qui l'on a affaire. » La catastrophe est d'autant plus grande, pour Jean-Jacques, qu'elle le sépare « précisément des gens qu'il chérit et qu'il respecte le plus [2] ». La rupture constitue un péché originel, mais un péché d'autant plus cruellement imputé que Jean-Jacques n'en est pas responsable.

De fait, il faut remarquer que dans tout le récit de l'incident du peigne, personne ne porte la responsabilité de l'intrusion initiale du mal et de la séparation. C'est un concours malheureux de circonstances. Un simple malentendu. Nulle part Rousseau ne dit que les Lambercier sont méchants et injustes. Il les décrit, au contraire, comme des êtres « doux », « fort raisonnables » et d'une « juste sévérité ». Seulement ils font erreur ; *ils ont été trompés par l'apparence de la justice*, (selon la sentence liminaire du premier *Discours*) et l'injustice se produit comme par l'effet d'une fatalité impersonnelle. Les « apparences » sont contre Rousseau. La « conviction était trop forte ». Il n'y a donc nulle part de coupable ; il n'y a qu'une imputation de crime, un paraître-coupable qui a surgi comme par hasard et qui a précipité automatiquement la punition. Les personnes sont toutes innocentes, mais leurs relations sont corrompues par le paraître et par l'injustice.

Le maléfice de l'apparence, la rupture entre les consciences mettent fin à l'unité heureuse du monde enfantin. L'unité devra désormais se reconquérir, se retrouver ; les personnes séparées devront se réconcilier : la conscience chassée de son paradis devra entreprendre un long voyage avant de faire retour dans la félicité ; il lui faudra chercher un autre bonheur, totalement différent, mais où son premier état lui serait non moins totalement restitué.

La révélation du mensonge de l'apparence est subie à la façon d'une blessure. Rousseau découvre le paraître en victime du paraître. A l'instant où il aperçoit les limites de sa subjectivité, elle lui est imposée comme *subjectivité calom-*

1. *Ibid.* Sur le thème de la transparence chez Rousseau, voir P. Burgelin, *La Philosophie de l'Existence de J.-J. Rousseau.* Paris, 1952, pp. 293-295 et *passim.*
2. *Ibid.*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

JEAN STAROBINSKI

Jean-Jacques Rousseau : La transparence et l'obstacle

suivi de Sept essais sur Rousseau

« Le domaine propre de la vie intérieure ne se délimite que par l'échec de toute relation satisfaisante avec la réalité externe.
« Rousseau désire la communication et la *transparence* des cœurs ; mais il est frustré dans son attente et, choisissant la voie contraire, il accepte – et suscite – l'*obstacle*, qui lui permet de se replier dans la résignation passive et dans la certitude de son innocence. »

Jean Starobinski

Jean Starobinski, né en 1920 à Genève, a été interne dans divers hôpitaux, en particulier dans les services de psychiatrie, puis docteur en médecine. Il a également été professeur de littérature française aux États-Unis avant d'être professeur d'Histoire des Idées à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève.

Anonyme, *La leçon de botanique de Jean-Jacques Rousseau* (détail). Bibliothèque publique et universitaire, Genève. Photo © G.Dagli Orti.

9 782070 294732

76-IX A 29473 ISBN 2-07-029473-0

Extrait de la publication